

Francisco Goya

DOCUMENTAIRE 261

A Funte-de-Todos, l'une des plus pauvres bourgades de l'Aragon, existe encore aujourd'hui une vieille maison, à peine plus qu'une masure, dont les murs sont faits de pierres mal équarries, percées de petites fenêtres irrégulières, par où pénétrant l'air, le soleil ou la poussière de la rue. C'est dans cette maison que naquit, le 30 Mars 1746, un des plus grands peintres de l'Espagne: Francisco Goya.

Son père s'était résigné à devenir médecin pour gagner sa vie. Sa mère, Gracías Lucientes, appartenait à une famille noble de Saragosse, mais cette noblesse lui tenait lieu de toute autre fortune.

A Saragosse, où ils s'étaient installés, Francisco et ses frères furent mis en pension chez les Pères Scolopi, qui se consacraient aux enfants pauvres. Francisco y apprit peu et mal. Toute la vie, il écrira mal. Mais c'est à cette école qu'il devint un ami, le plus cher et le plus fidèle, un ami qui lui apportera le réconfort dans les jours les plus durs de sa vie. Rapidement Goya comprend qu'il n'est pas fait pour devenir un clerc. Il va chez José Luzan Martínez pour y apprendre la peinture, et chez le sculpteur Ramirez, pour y apprendre le dessin. Les débuts sont arides: copier des plâtres et toujours des plâtres! Mais ce sont ces habitudes de travail, si dures pour un enfant, qui façonneront son caractère, en même temps qu'il se familiarise avec la structure du corps humain.

Son départ de Saragosse pour Madrid est peut-être le résul-

tat de son ennui et de son aversion pour des études que, plus tard, il regrettera de n'avoir pas poursuivies, à moins que ce ne soit la preuve qu'il se juge prêt, déjà, à aborder la lutte de la vie? Quoi qu'il en soit, sa jeunesse ne dispose que de faibles armes, et il ne touche pas au but. Pourtant, à défaut des qualités extraordinaires que lui attribue la légende, il

enferme, comme un héritage précieux d'une terre ingrate, ce proverbial entêtement aragonais qui lui donne le courage de persévérer avec ténacité, même après une défaite. Ayant échoué à ses deux concours, impatient de se créer une situation, Goya décide de tenter la fortune à Rome. On dit qu'il se procura l'argent du voyage en s'engageant dans une troupe de toreros qui s'exhibait sur les places des villages.

De son séjour à Rome il ne reste guère de traces. Cette carence est largement compensée par les légendes qui s'étaient déjà formées abondamment autour de son séjour à Saragosse. Son tempérament ardent, sa nature insoucieuse ont étonné les chroniqueurs, déjà trop enclins à l'exagération.

C'est de leurs récits qu'est sorti le mythe d'un homme recherchant les rixes sanglantes, poursuivi par la justice populaire et par le terrible tribunal de l'Inquisition. A Rome, on veut le voir travaillant dans un atelier, ou mêlé à la foule qui grouille dans les rues bruyantes.

Toujours à la recherche d'un concours quelconque, il se rend à Parme. Là règnent les Bourbons et il y retrouve le



Francisco Goya Lucientes, qui ressentit d'abord assez fortement l'influence des maîtres italiens (Tiepolo en particulier) révéla un goût délicat pour la décoration et l'harmonie des coloris.



S'étant découvert une vocation de peintre, Francisco fit son apprentissage à l'école d'un des peintres les plus réputés de Saragosse: José Luzan Martínez, et chez le sculpteur Ramirez.



En 1765, il se rendit à Madrid, où il demeura quelques années. Il s'engagea dans une quadrille de toreros, afin de gagner assez d'argent pour pouvoir se rendre à Rome.



Dans la capitale de l'Italie, Goya se trouva sous l'influence de l'atmosphère artistique de l'époque. Il y travailla peu, mais y développa son sens, déjà aigu, de l'observation.

climat de l'Espagne. Le peintre allemand Ant. Raphaël Mengs y est considéré comme le plus grand des maîtres. Les formes classiques y sont à l'honneur. Ce n'est pas ce qu'il faut à Goya. De nouveaux échecs l'attendent. Il a 25 ans, et sa jeunesse, marquée par la médiocrité, aspire à un monde neuf.

L'occasion que le jeune peintre avait inutilement cherchée en Italie, lui est offerte à son retour à Saragosse. Est-ce l'appui de son ami Zapater et de sa famille, ou l'intervention de Luzan Martinez, ou le fait d'avoir fréquenté, à Madrid, l'école de Bayeu, peintre estimé, qui va attirer sur lui l'attention du Chapitre? Ou n'est-ce pas tout simplement le vent d'économie soufflant sur la confrérie, qui décidera celle-ci à choisir un peintre inconnu, et par conséquent peu exigeant? Cette hypothèse est admissible, car Goya accepta toutes les conditions du Chapitre: se soumettre à un essai de fresque, exécuter un carton complet sur lequel se prononcera l'Académie de St-Ferdinand, et mener les travaux commandés avec la plus grande diligence. Goya fit toujours preuve d'une facilité de création et d'exécution étonnante. La date du 21 Octobre 1772, qui marque le début des travaux, est décisive pour toute sa carrière d'artiste. C'est un succès modeste, mais considérable pour l'avenir. La maquette reçoit l'agrément du Chapitre. Saragosse est la ville où se fera la fortune de Goya!

En attendant, Bayeu garde les yeux fixés sur lui. Il ne lui marchandé pas son appui. Il faut dire, aussi, que Goya est devenu son beau-frère. Ne soyons donc pas trop étonnés si, lorsque Mengs, le « Raphaël de l'Allemagne » demande à Bayeu les noms de peintres capables d'exécuter des cartons pour des tapisseries, Bayeu s'empresse de citer Goya.

Le Prince des Asturies, frère du Roi, se marie, et il s'agit de lui préparer une résidence digne de son rang. Goya comprend que c'est là une occasion unique de se mettre en valeur. Peintre au travail rapide, quatre mois lui suffisent pour exécuter un premier carton. Mais ce n'est pas un simple dessin, c'est un tableau d'une remarquable minutie. Bientôt, les commandes accroissent leur nombre. La maison, la fortune de Goya vont prospérer. Un jour même il ne peut plus suffire à toutes les demandes. Le voilà persécuté par ses admirateurs...

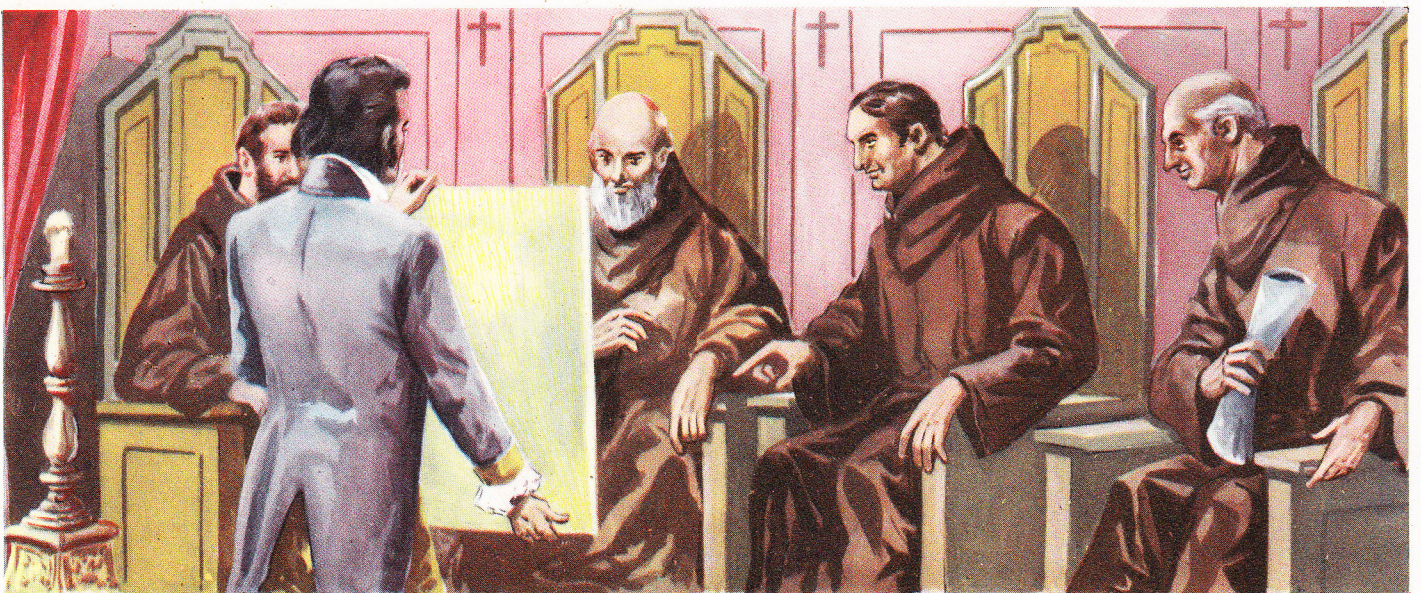
On aime ses tableaux, où l'horizon semble si lointain, où, sur l'azur d'un ciel tendre, se profile la silhouette d'un arbre élancé ou touffu. Il rassemble ses personnages au centre. Il fait vivre des enfants sur sa toile, de joyeux joufflus, qui cueillent des fruits dans les arbres, ou prennent leurs ébats. De ses couleurs et de ses lignes se dégage une indéfinissable impression de gaieté.

A 30 ans, Goya écrit à son fidèle Zapater: « Je gagne de 12.000 à 13.000 florins par an, ce qui me permet de vivre comme l'homme le plus à l'aise! ». Mais combien avait-il eu à s'imposer de privations et de sacrifices, pour s'estimer riche avec des ressources encore si modestes?

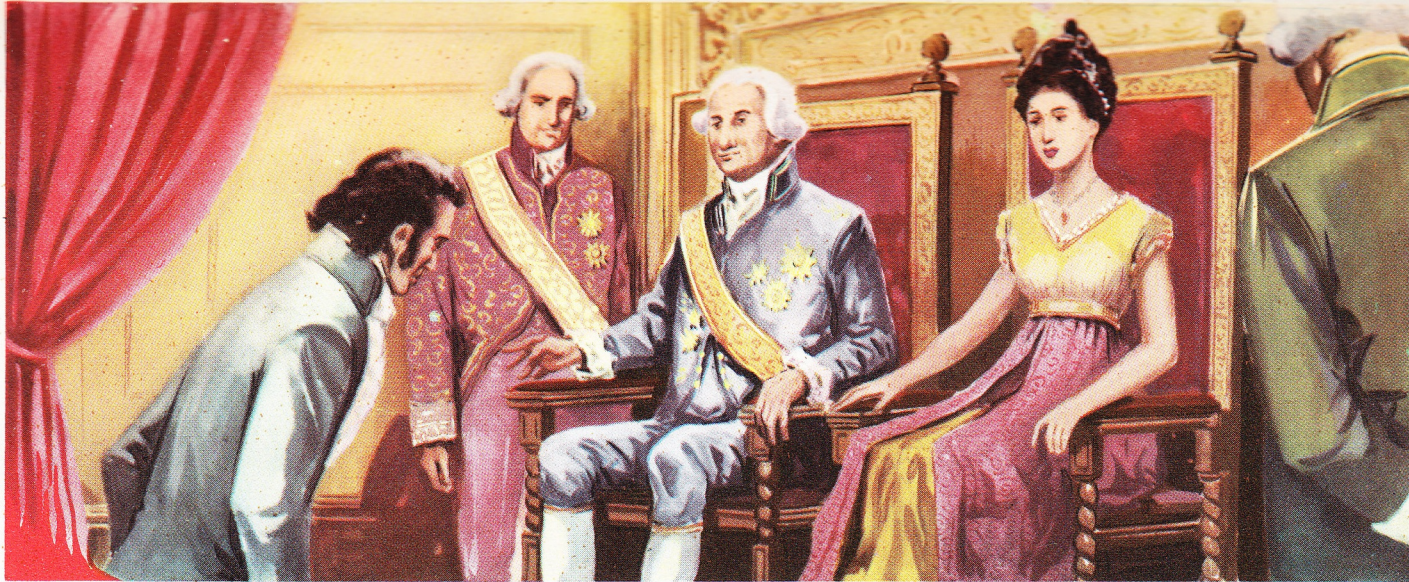
Il lui arrive de cesser tout travail. Mais, après ces périodes de découragement, la fièvre de créer le reprend. Il passe d'un extrême à l'autre. Le désespoir creuse des abîmes dans son cœur, puis l'espérance renaît, qui est pour lui la certitude du triomphe. En 90 jours il exécute une fresque, puis il écrit à son ami: « Je me sens dépourvu de force et travaille fort peu. Prie la Ste Vierge de me conserver l'amour du travail! ».

Ce qui le sauve de l'indifférence, c'est son observation attendrie des petites gens: les femmes au marché, les pauvres se pressant à la foire aux occasions, les flâneurs entourant un joueur de guitare aveugle: chaque image deviendra un tableau, un carton de tapisserie, et, pour nous aujourd'hui, ce sont les visions pathétiques d'une Espagne disparue.

Mais on ne saurait vivre en province indéfiniment. A Madrid il y a le Roi. A Madrid, la vie bourdonne. Le souverain reçoit à sa Cour les artistes les plus habiles. Il y a des églises à décorer, des gens haut placés qui commandent leur portrait... Finalement, en 1779, son rêve, qui est celui de tous les peintres espagnols, se réalise. Il est reçu par le roi!



En 1772, Francisco, de retour à Saragosse, est chargé de décorer de fresques la Cathédrale de Nuestra Señora del Pilar. Le voilà pendant qu'il soumet le projet à l'approbation des membres du Chapitre.



Après avoir exécuté des oeuvres multiples: eaux-fortes, fresques, cartons de tapisserie, portraits, Goya s'était fait apprécier au point que le roi voulut faire sa connaissance.

Sur les marches de l'escalier monumental, bordé d'immenses colonnes soutenant des arcades, Goya, en attendant le souverain, un petit homme d'aspect bien peu majestueux, mesure le chemin qu'il a parcouru depuis le jour où il avait quitté sa bourgade natale.

Délirant de joie, il écrit à son ami qu'il se sent parvenu au faite de sa renommée. En vérité, les bonnes grâces du roi et de son fils, l'Infant Don Luis, constitueront le point de départ d'une nouvelle vie. Des hommes influents se font peindre chez lui, des ministres, des généraux, des poètes et, Dieu soit loué! de belles femmes comme la Duchesse d'Albe, qu'on dirait sculptée dans le marbre tant elle apparaît diaphane dans le portrait qu'a fait d'elle Francisco.

L'oeil de Goya n'est pas un simple miroir. Le caractère du modèle intéresse l'artiste, il scrute les pensées, découvre un personnage. Il observe jusqu'au Roi lui-même avec un regard neuf. Si son âme de fidèle sujet est sensible à l'honneur que lui fait son souverain, l'artiste n'en cherche pas moins à découvrir d'abord ce que cette physionomie royale exprime de plus profondément humain, de plus naturel, de plus personnel. Le modèle apparaît dans sa réalité la plus cruelle, vieillie avant l'âge. Rarement portrait de roi fut aussi vivant, rarement un puissant de la terre fut aussi intimement surpris dans son expression fugitive. Dans les portraits du Roi Charles III et de son successeur, Charles IV, on discerne la formation royale du personnage, et pourtant Goya ne s'est pas soucié, comme l'eût fait un peintre courtois, de dissimuler la brièveté excessive des membres, les rides des visages vieillissants, les contours trop marqués des types bourbonniens. Goya mettait son art plus haut que toutes les puissances de la terre.

Il ne s'est pas souvent peint lui-même. Chacun des tableaux où il s'est représenté marque, cependant, une étape de sa vie. Il a franchi à peine la quarantaine. Il a lutté. De longues années de médiocrité ont passé sur lui sans émousser sa force primitive, sa puissance d'attaque. Quand le succès est venu récompenser ses efforts, il éprouve le besoin d'une vie plus renfermée. Il s'avance vers son chevalet d'un pas assuré. On sent qu'il est maintenant un maître. Et quatre années à peine se sont écoulées depuis le jour où, dans l'attitude du solliciteur, il s'était incliné devant le Comte de Floridablanca! A l'arrière-plan du tableau représentant la famille royale, à demi dissimulé, sur la gauche, par une toile oblique, dans l'ombre, il a placé son portrait. Il est sûr de lui: il n'a pas craint de se glisser derrière ces figures princières. Il ne juge pas qu'il y soit de trop. En revanche, son portrait de 1795 est d'une facture bien différente. Goya est à présent atteint de surdité. La maladie creuse dans son visage des plis que

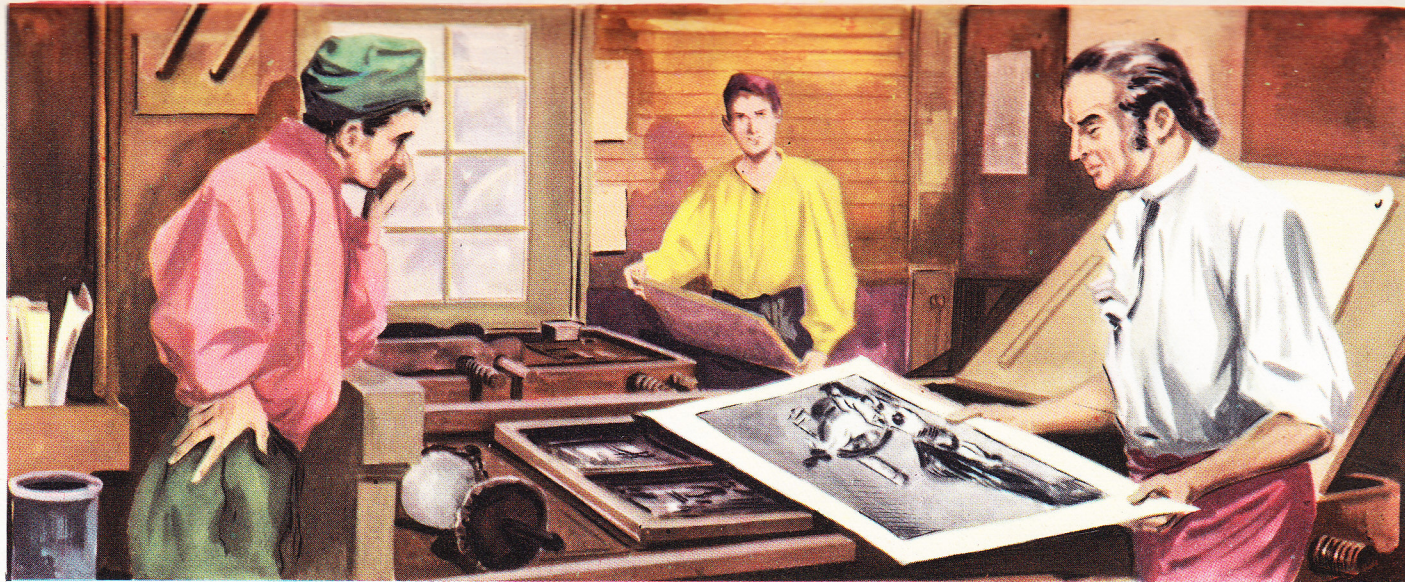
l'ombre envahit. Les yeux sont cernés, ainsi que la bouche. Les cheveux retombent en désordre sur ce visage ravagé qu'assombrit une barbe mai soignée. Il est isolé du monde.

Cette solitude n'a d'abord été qu'amertume et regret. Mais, dans son désert de désolation, le travail a constitué sa sauvegarde suprême. Et quand le pinceau lui semblera trop lourd, un outil plus léger deviendra, pour lui, un admirable instrument de combat. C'est ainsi que naîtront les admirables gravures où vibrent la colère de tout un peuple contre l'occupant, toute l'angoisse d'une patrie avide de liberté.

Napoléon a franchi les Pyrénées. La ruine et la mort sont partout. C'est maintenant une autre Espagne, qui n'a plus rien de frivole, qui n'est plus symbolisée par le sourire des Dames ardentes aux mantilles noires, aux éventails légers, c'est l'Espagne de tout un peuple qui souffre et qui se bat. Et les horreurs de la guerre vont inspirer à Goya des images d'un tragique réalisme, par lequel il rejoint le grand peintre, dessinateur et graveur français Jacques Callot (1593-1635). Voici des fusillés: devant les pelotons d'exécution, les premiers héros s'apprentent à mourir, un martyr agite son drapeau, des scènes atroces se déroulent, dont Goya est le témoin lucide et horrifié. Son chef-d'oeuvre est sans doute le Carnage du 2 Mai 1808, où la puissance dramatique de l'expression atteint à son paroxysme.



Devenu un personnage à la Cour, Goya exécuta plusieurs portraits des membres de la famille régnante, qui demeurent parmi les plus remarquables de toute sa production.



A 65 ans, Goya est à l'apogée de son activité créatrice. Nous le voyons ici dans une imprimerie, examinant les épreuves de son ouvrage d'eaux-fortes « Désastres de la Guerre ».

A présent, le peintre, las d'avoir vu vivre les hommes comme ils font, éprouve un besoin terrible d'évasion. Il cherche un refuge loin de la ville, dans une vieille maison de campagne, que les voisins appelleront la « Maison du Sourd. » Sur les murs, ses couleurs ne tarderont pas à faire naître un monde merveilleux. Il peint comme poussé par une sourde colère. Il s'exprime tout entier. Il peint les dangers qui menacent la vie des hommes. Il est obsédé par ce qu'il a vu, et qui était plus affreux que tous les cauchemars. Les visions qui prennent forme dans sa solitude mêlent le fantastique à l'humain. Il prend plaisir à figurer des bouches édentées, des yeux où brille un feu pervers, il peint des diables et des sorcières. Mais, parmi ces images d'enfer, Goya, vieux et malade, sent peu à peu surgir en lui un être inconnu ou du moins, qu'il avait oublié, depuis les années de ferveur enfantine. Il peint, pour les Pères Scolopi de Madrid, un tableau exaltant la gloire de leur fondateur, saint Joseph de Calasanzio (1556-1648).

Des âmes simples, comme les artistes, sont frappés de la puissance expressive de cette oeuvre. Le premier biographe de Goya raconte qu'un porteur d'eau de Madrid, étant monté dans l'atelier où travaillait le peintre, s'était mis à genoux devant ce tableau comme devant un autel.

Mais le chemin de la gloire deviendra, pour Goya, la route de l'exil. Les libéraux sont mal vus en Espagne. Il est obligé de quitter son pays et gagne Bordeaux. Le voyage est pénible, mais Goya l'entreprend avec un allègre courage. A Bordeaux il se remet au travail sitôt que son état de santé le lui permet.

En 1819 il tombe gravement malade. Est-ce la fin? Non pas! Il ne veut pas encore de la mort, il lui reste assez de force pour la chasser. Il fait un nouveau portrait de lui-même sur lequel il inscrit: « Goya, avec sa reconnaissance à son ami Arieta, pour son habileté et ses soins, qui lui ont sauvé la vie lors de sa grande et douloureuse maladie soufferte à la fin de l'année 1819 ».

Mais cette force prodigieuse qui, si longtemps, avait eu raison de toutes les attaques du mal, est maintenant abattue. Quelquefois, les gens qui le voient endormi pensent qu'il ne se réveillera plus. La paralysie l'a frappé. La mort est installée en lui. Mais qu'importe au grand peintre? La vie ne lui est plus de rien, puisque la plume et le pinceau lui ont échappé à jamais...

Il mourut à Bordeaux le 16 Avril 1828, à l'âge de 82 ans, et c'est seulement en 1890 que ses restes furent transférés dans sa patrie.



Le premier biographe de Francisco Goya raconte qu'un porteur d'eau, saisi de stupeur devant un de ses derniers tableaux, se mit à genoux devant, comme devant un autel.

ENCYCLOPÉDIE EN COULEURS

tout connaître

ARTS

SCIENCES

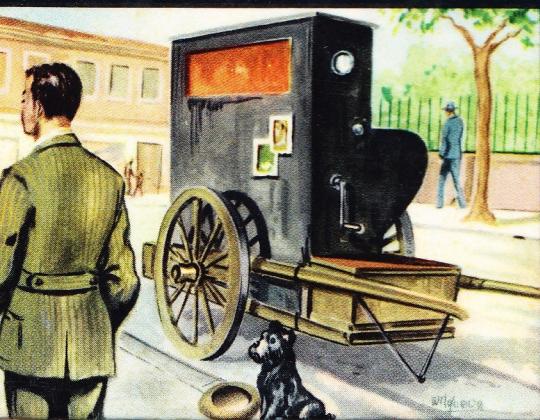
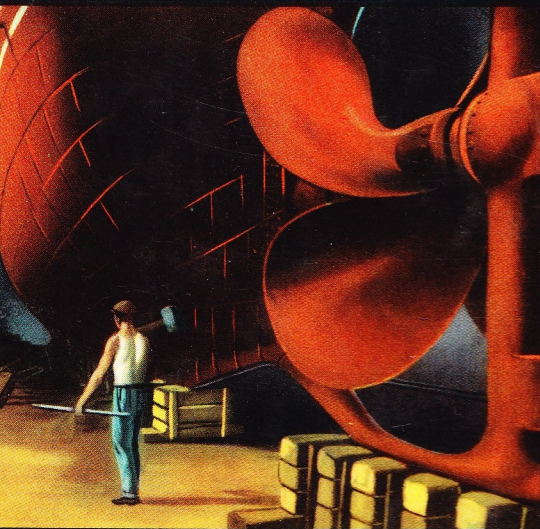
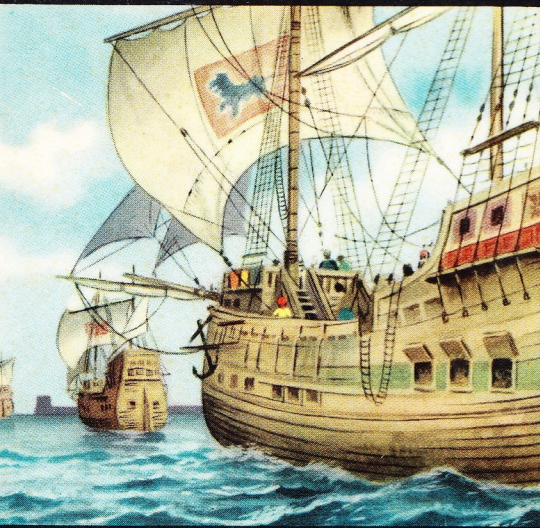
HISTOIRE

DÉCOUVERTES

LÉGENDES

DOCUMENTS

INSTRUCTIFS





VOL. IV

TOUT CONNAITRE
Encyclopédie en couleurs

VITA MERAVIGLIOSA - Milan, Via Cerva 11, Editeur

Tous droits réservés

BELGIQUE - GRAND DUCHÉ - CONGO BELGE

Exclusivité A. B. G. E. - Bruxelles